

3 janvier 2013



Soigner la prison

PORTRAIT. Le nouveau président de l'Observatoire international des prisons (OIP) est une figure de la santé publique.

Par **ERIC FAVEREAU**

On aime l'écouter. Antoine Lazarus, nommé cet été à la tête de l'Observatoire international des prisons (OIP), en remplacement de la journaliste Florence Aubenas, a un côté professeur Nimbus. Il adore parler. Il a des idées en pagaille mais les ordonne avec soin. Comme orateur, il a cette façon de se situer toujours en léger décalage par rapport à ce que l'on attend. Chaque fois qu'il parle, on se dit que voilà une belle intelligence dans un monde de la santé qui ne croûle pas sous le nombre.

Alors, on l'écoute. Cela dure parfois un peu trop. Antoine Lazarus adore traîner en route. *«Allez, Antoine, vous devez conclure»*, entend-il souvent dans les congrès. Antoine n'aime pas mettre un point final. Il faut le bousculer, le couper, et gentiment alors, mais avec un rien d'agacement, il se tait.

«C'est vrai qu'il est bavard, mais en même temps, il écoute avec beaucoup de soin», corrige joliment Jeanne, une de ses filles, brillante chercheuse. Lors d'une longue conversation, Antoine Lazarus nous a lâché cette confidence : *«J'ai toujours eu le sentiment que l'existence est à venir.»* Certes... Mais, il a aussi un passé, et quand on lui demande quelques détails de son CV, il vous adresse vingt-sept pages qui recensent tous ses travaux. Et pour cause. Ce professeur de santé publique a traversé les grands événements militants des quarante dernières années. A 71 ans, on pourrait l'imaginer à la retraite, lassé de tous ces combats, il n'en est rien. Mieux, il est ravi, de sa toute dernière casquette. Est-ce parce qu'avec l'âge, un cocktail parfait s'est opéré en lui, entre le médecin, le professeur et la prison ? Trois scènes, en tout cas, en donnent le sentiment.

La vie d'Antoine Lazarus débute par un événement terrible : l'arrestation de son père, sous ses yeux. Il a 2 ans. *«On habitait à Valence, mon père était avocat. En 1942, on ne savait pas qu'il était résistant. La Gestapo débarque chez nous, en 1943, à La Voulte.»* Tout le réseau de résistants est en train de tomber. *«C'était l'été, ma mère n'était pas là. Les Allemands ont embarqué mon père. Le lendemain, les Allemands sont revenus à la maison avec lui. Il nous a aperçus au loin et nous a fait signe de rester cachés.»* Depuis ? Il n'a plus jamais revu son père. Mené à la prison de Montluc, déporté, il meurt à Buchenwald. *«J'ai été élevé comme pupille de la nation.»* Et pendant toute la guerre, sa mère, son frère et lui ont dû fuir, d'abord caché par le biais des réseaux catholiques, puis protestants. Un trio inséparable. Sa mère ne se remariera jamais.

Seconde scène, beaucoup moins pénible, légère même, comme un jour de printemps. Mai 1968, dans les rues de Paris. *«J'habite alors Montparnasse. Aller aux manif ? J'hésite, et puis j'y vais. J'étais un étudiant très sage, très cravaté. Et là, raconte-t-il, en voyant la foule, les manifestants, puis les AG, je me laisse prendre, comme l'enfant qui se laisse entraîner par le joueur de flûte.»* Lazarus a 27 ans. Pas trop pressé, il termine tout juste sa médecine. *«J'ai beaucoup redoublé, je faisais du piano, je m'occupais de différentes associations.»* Et, c'est là, en mai 1968, que tout bascule. Le tout jeune médecin est emporté. Et surtout, il se découvre des qualités d'orateur et d'organisateur hors pair. Antoine Lazarus a deux versions, pour expliquer comment il s'est imposé : *«Une des raisons de ma réussite en mai 1968, c'est mon incroyable résistance au sommeil. Dans les AG, je ne disais rien, mais je restais jusqu'au bout. Et c'est comme cela que je me suis retrouvé élu secrétaire général des étudiants en médecine, un poste clé.»* Autre version, plus noble : *«J'ai découvert que j'avais une capacité à synthétiser, et surtout à parler pour les autres. J'aime porter une parole collective. Là, je peux parler sans la moindre inquiétude, ni la moindre gêne.»* Il ajoute : *«Mon rêve, c'est de trouver un héros collectif.»*

A l'époque, il n'y a qu'une seule fac de médecine à Paris. *«On n'a pas idée du monde rétrograde que*

c'était», raconte le professeur André Grimaldi, qui était son coreligionnaire. «Je me souviens qu'à l'époque, un chirurgien mettait au piquet, devant les étudiants, un de ses chefs de clinique parce qu'il lui avait mal répondu. Vous vous rendez compte ?»

Antoine Lazarus se retrouve à la tête de plus de 15 000 étudiants. *«Il avait du charisme, se souvient Grimaldi, et il tenait un discours démocratique. Ce qui était inédit dans le monde de la médecine.»* Lazarus poursuit : *«Etre médecin, c'est une manière d'être avec les gens. Les études que l'on faisait étaient honteuses, elles ne nous préparaient en rien à notre métier, c'était cela mon moteur.»*

Troisième scène, c'est le retour à la prison où a disparu son père. Mais là, il y entre volontairement. En 1971, il est nommé comme médecin à Fleury-Mérogis : *«Quand j'arrive à la prison de Fleury, tous les détenus sont en slip, deux surveillants assistent à la consultation et les détenus ne peuvent pas s'asseoir. C'était cela, la situation.»* *«La prison, la justice, la médecine : Antoine a été marqué par ces questions»,* dit Caroline Mangin, sa femme psychiatre. *«Le début des années 70 était très dur, nous avons beaucoup de problèmes avec la police»,* raconte le militant Lazarus, un temps accusé d'une tentative d'assassinat sur un policier, alors qu'il venait d'être renversé par une voiture de police devant la fac du Panthéon.

La prison ? Antoine Lazarus ne va plus jamais lâcher ce lieu à part, zone d'ombres et d'absences. En 1973, il crée le Groupe multiprofessionnel des prisons (GMP) *«pour lutter contre le secret, l'arbitraire et le rôle pathogène de ce lieu»*. Cette assemblée de travailleurs de la justice pénale essaie de décroquer le système. Pendant quarante ans, il va tenter de le faire. Tous les mois, il assure ainsi une réunion du GMP. Rendez-vous immuable, hors du temps, et le reste de la semaine, il continue ses autres vies. Il a un, puis deux enfants. Il milite pour l'IVG, contre la torture, pour la santé publique. Il est de tous les combats, contre le sida, pour les prisonniers tunisiens, contre le secteur privé. Il devient au passage professeur de santé publique à l'université de Bobigny. Et toujours, une fois par mois, comme un repère, la réunion du GMP.

A la tête de l'OIP, il ne va pas détonner. Il le sait, le travail ne manque pas tant l'état de certaines prisons en France ne peut que scandaliser ce militant chronique. L'OIP vient d'ailleurs de voir aboutir une récente requête auprès du Conseil d'Etat pour exiger *«des mesures urgentes»* pour refaire la prison des Baumettes, à Marseille. *«Militer dans ce secteur, c'est dur, mais il ne faut pas être seul. Et moi, j'aime porter un collectif.»* Il ne change pas. Et de Christiane Taubira, la garde des Sceaux, qu'en pense-t-il ? Réponse directe, sans besoin de le couper : *«Elle m'épate. Elle est vraiment impressionnante par sa simplicité. Elle donne le sentiment d'une solidité personnelle, c'est important dans ce monde.»* **Photo Stéphane Lavoué**

En 6 dates

1941 Naissance en pleine guerre. **Mai 1968** A la tête des étudiants en médecine. **1973** Crée le groupe multiprofessionnel des prisons. **1984** Nommé professeur de santé publique. **Eté 2012** Président de l'Observatoire international des prisons. **Jeudi 20 décembre 2012** Requête de l'OIP auprès du Conseil d'Etat sur la remise à neuf des Baumettes.